



# Johnny

---

*Christian Vanlierde*

Tic-tac. Immobile et concentré, tu écoutes. Hormis un léger bruissement de feuilles, tout dort. Tu reprends ta marche furtive, les yeux fatigués de scruter, de fouiller l'obscurité. Sous tes pieds le chemin herbu, fendu de deux ornières profondes. Tes grosses chaussures couinent un peu, malgré le soin que tu mets à ne rien révéler de ta présence. Tu fais un nouvel essai, comme on te l'a appris ; tu dois recommencer toutes les cinq à dix minutes.

Tic-tac. Aucun retour, sauf le feulement du vent dans les branches, et au loin le ronronnement d'un moteur en fuite. Moment de grande solitude, pourtant tu sais. Ce calme apparent ne va pas durer, ne peut pas durer. Le chemin tourne à la lisière d'un bois. Tu dois le contourner, danger. La plaine devant toi est immense, tu la devines. Tu t'es arrêté. Tu as levé les yeux au ciel, d'où tu viens.

Tic-tac machinal. Un chien aboie, un autre lui répond. Tu prends la carte dans ta poche, tu la connais par cœur, mais c'est rassurant, une carte. Ça donne le sentiment de savoir où l'on se trouve. Toi tu penses être près de Caen, à dix kilomètres, pas plus. Rapide coup d'œil à la boussole, direction le sud. Tu repars. Le vent vous a dispersés plus que prévu. Le barda sur ton dos pèse lourdement. Le fusil-mitrailleur dans tes mains balance de gauche à droite, au rythme de tes pas. L'espace d'un instant, un faible rayon de lune crève les nuages. Devant toi, éloignée, une ferme. L'un des chiens aboie à nouveau.

Tic-tac. En écho, un crépitement d'armes déchire l'espace. *Tac-tacatacatac !* Des copains accrochés ! Et ça ne fait que commencer. Toi aussi, bientôt, il te faudra combattre. Tuer, pour ne pas être tué toi-même. Tu regardes tes mains blanches, l'index droit crispé sur la détente. Tu respires, te redresses, détends ton dos trop longtemps courbé.

Ne rien changer, marcher en direction de la ferme. Une fois sur place, aviser. Tu obéis aux ordres. Les autres sont sans doute en train de progresser vers l'objectif, comme toi. Peut-être en direction de cette ferme isolée, eux aussi. Sur l'horizon, un tonnerre d'explosions. Tu penses aux milliers d'hommes qui, demain, vont débarquer

sur les plages devant les mitrailleuses. Vous voilà tous dans le même bain, la même incertitude de ce qui va se passer. « Une gigantesque partie de poker va se jouer ici », a dit le capitaine. Il a dit aussi que la journée serait longue. Un grondement terrible fait trembler la nuit. L'aviation anglaise entre en scène. Les bombardiers lâchent leurs bombes ; la DCA boche canarde, le ciel s'embrase. Maintenant tu y vois comme en plein jour. Le feu d'artifice cesse au bout d'une dizaine de minutes : les avions sont repartis. La campagne retrouve son calme. Le ciel dégagé est maintenant constellé d'étoiles ; la Grande Ourse, puis Vénus qui apparaît, annonçant l'aube à venir ; elle te montre le chemin, bien sûr. Dans ta tête, la dernière nuit à Londres, au lit avec cette fille rousse qui t'avait saoulé. Vision fugitive, aussitôt, tu penses à Maggie, rencontrée dans ce milk-bar, à Seattle. Elle t'avait supplié de ne pas partir avec les autres, mais à ton âge, les filles, ça ne compte pas.

Tic-tac. Tu fais à nouveau claquer ton ridicule jouet, le criquet. C'est le signe de reconnaissance entre vous. En cas de rencontre inconnue dans la nuit, tu dois attendre la réponse d'un autre tic-tac. Sur la gauche, à un kilomètre environ, la campagne s'éclaire, l'horizon s'illumine et des armes automatiques se font à nouveau entendre. Un autre accrochage. De longues rafales s'échangent en écho. Le combat commence, des hommes meurent déjà, sans doute. Que trouveras-tu, une fois arrivé à la ferme ? L'ennemi y sera peut-être, et tu seras seul ? Pourquoi faut-il mourir sur une terre qui n'est pas la sienne ?

Tic-tac, cesse de penser, tu verras bien une fois là-bas.

Te voilà parvenu à courte distance du premier bâtiment. Tu découvres étonné une petite chapelle en rotonde. Que fait-elle ici, perdue en pleine campagne ? Une croix monumentale écrase son dôme. La grand-porte en chêne vermoulu semble condamnée, et un vitrail ancien envahi de lierre troue le mur du côté droit. À l'arrière-plan, deux autres bâtisses encadrent ce qui semble être la maison d'habitation. Du linge devant la porte, des jardinières sans fleurs sur les appuis de fenêtre. Dans l'air, un léger parfum de fleurs des champs et d'herbe mouillée se mêle à une odeur d'étable ; comme chez tes grands-parents. Souvenir de ces années insouciantes où tu allais en vacances dans leur ferme à l'est du Puget Sound. Un chaton et sa mère s'enfuient en te voyant, disparaissent derrière une vieille tôle rouillée. Retrouvant un peu de calme tu continues ta progression. Aucune présence humaine. Seule l'étoile du Berger donne toute sa clarté, tel un phare dans la nuit.

À cette heure, si la ferme est habitée, tout le monde doit dormir. Ton cœur s'accélère, tu penses aux Allemands. Se pourrait-il qu'ils occupent la place ?

Tic-tac. Tu t'approches à pas de loup, tu veux faire le tour du grand mur, inspecter les lieux. Si l'ennemi est là, il doit y avoir des véhicules garés quelque part à proximité. Tu parviens à l'angle, la tête dans les épaules, le doigt sur la détente, tu le contournes. Trop tard. À vingt mètres, un soldat allemand. Dressé de toute sa taille, il braque sa mitraillette dans ta direction. Vous vous regardez, pétrifiés. Respiration bloquée. Vos armes sont pointées l'une contre l'autre. Pourquoi n'a-t-il pas tiré ? Pourquoi toi non plus ? Tu ne vois pas son visage sous le casque lourd, juste sa sombre silhouette immobile. Il est comme sur les photos que tu voyais chez toi, dans les journaux, comme dans les films des actualités au cinéma. Quand tu étais à Seattle, avec tes parents, avec tes frères et ta sœur, avec tes copains. Ça semblait si loin la guerre, vue de là-bas. Tu avais espéré qu'elle se termine vite, mais elle avait duré. L'Amérique s'était engagée. Alors pour faire comme les copains, un jour, tu avais pris ta décision de t'engager. Ton père était fier, ta mère avait pleuré.

L'homme toujours immobile doit lui aussi se demander pourquoi tu n'as pas tiré quand vous vous êtes aperçus, l'un en face de l'autre. Il doit être comme toi, mort de trouille. C'est vrai que ta chemise est mouillée. Quand la vie doit basculer en une seconde, est-il normal de se donner le temps de mourir ? On pense alors que rien n'est jamais inéluctable, la vie est une surprise, une immense surprise. Tu penses à ce qui aurait pu se passer. Que l'un de vous deux ait tiré une rafale sur l'autre. Peu importe lequel. Qu'en mourant coupé en deux, son doigt se soit serré si fort qu'il aurait vidé le chargeur sur son meurtrier. Combien d'hommes sont morts ainsi, s'entretenant dans le même dernier geste désespéré ? Deux corps tombés l'un sur l'autre, bras ouverts. Tu as vu des photos de la Grande Guerre, de ces squelettes enlacés dans une dernière embrassade macabre. Leurs deux âmes descendues dans le même enfer, joue contre joue, main dans la main. Que se sont-ils dit alors, dans leur éternité ? Sont-ils devenus amis ?

À ce moment, il fait un pas dans ta direction, très lentement, puis un autre. Sans réfléchir tu t'avances aussi. Deux pas, puis vous vous immobilisez à nouveau. La distance à peine réduite ne te permet pas d'en voir plus. Quelque chose quand même, une impression de déjà-vu. Cette silhouette te rappelle vaguement quelqu'un. Pourquoi penses-tu à cet ingénieur allemand venu chez vous avant la guerre ? Tu n'étais qu'un enfant ; ton père, responsable de la branche chimie dans son entreprise,

avait invité cet homme à dîner un soir à la maison. Il avait imité Charlot, pour t'amuser. Puis il avait dit : « J'ai un enfant de ton âge », en caressant ta joue. Non, ce n'est pas lui, l'ingénieur était plus petit, et ses épaules étroites. L'homme s'avance à nouveau, tu fais à ton tour trois pas vers lui. Le bas de son visage s'éclaire, se précise. Mâchoire carrée, bouche fine. Aucune expression. Tu avales ta salive. Goût fade de sang, aigreur de vomi. Un peu de sueur brouille ta vue. S'il tire maintenant, tu seras pulvérisé, tes bras déchiquetés n'auront pas le temps de lui rendre sa mort. Il est encore temps, tu peux tirer avant lui ; tu es là pour ça, après tout, c'est la guerre, tu es américain, lui allemand. Un nazi. Tuer, c'est facile quand on en parle à dix mille kilomètres ; ça l'est moins quand on est seul, la nuit, à deux mètres d'un homme. Tu ne le feras pas, tu le sais. Lâche ? Non. Tu n'es pas un lâche, au contraire, ta force c'est d'épargner cette vie que tu ne connais pas. Un soldat allemand n'est pas forcément un nazi fanatique. Peut-être est-il lui aussi un simple ingénieur chimiste.

Le dernier pas franchi, vous êtes face à face ; tu vois enfin ses yeux. Les yeux d'un homme. Un homme qui a sans doute une femme, des enfants, une maison, un boulot. Qui va en vacances à la mer quand ce n'est pas la guerre. Un vieux de quarante ans. Les canons de vos mitraillettes s'entrechoquent. Que faire maintenant ? On ne va pas y passer la nuit. Tu ne bouges pas, tu attends. Le souffle court, tu regardes son geste, si bref, si inattendu : il te tend la main. Ce geste si simple. Tu la saisis. Ta peau frémit au contact de la sienne. Étrange, cette douce tiédeur. La chaleur de l'humain. Légère pression. Vous restez tous deux en suspension, dans une éternité où un miracle s'accomplit, figés dans cette poignée de main.

Lentement, inutiles et fatiguées d'attendre, vos armes se sont baissées. L'homme t'observe avec attention, un léger sourire au coin des lèvres. Ta peur s'est envolée. Où est l'ennemi ? Ses yeux sont beaux. Bleus comme le ciel. Bleus comme les tiens. Aucune parole n'est échangée, à quoi bon, mais tu crois lire dans son regard : « Gamin, j'ai un fils de ton âge mort à Stalingrad. ». Et toi, tu penses : « J'ai un père de votre âge, et lui aussi a les yeux bleus. ».

Vos mains se détendent, se séparent. Vos yeux se détachent. Somnambules éveillés, vous reprenez votre marche, comme si rien ne s'était passé. Funambules sur le fil de la vie qui ne s'est pas brisée ici, sur cette terre étrangère. Chacun continue sa route. Tu as envie de te retourner, mais tu ne le fais pas. Quelque chose te dit que lui s'est retourné et qu'il te regarde. Peut-être l'image de ce fils que tu as imaginé. Tu sens ses yeux dans ton dos, tu es sûr qu'il te regarde maintenant. Tu fais une

vingtaine de pas. Une détonation, derrière toi. Claquement sec d'une arme de poing. Tu t'arrêtes et te retournes. À dix mètres, il est tombé le nez dans l'herbe, les bras ouverts. Il ne bouge plus.

Tic-tac. Une ombre surgit à l'angle de la bâtisse, le pistolet en main. C'est le sergent Tom Harry, qui dirige ton groupe : « Ce salaud a son compte. La prochaine fois, Johnny, couvre mieux tes arrières... ».